

Marguerite, de la Nouvelle-Orléans

Texte de Sara Cone Bryant

Traduit par Élisée Escande

Si jamais vous allez aux États – Unis, et que vous désiriez visiter la belle ville de la Nouvelle-Orléans, votre guide vous conduira sûrement dans l'ancien quartier des affaires, où il n'y a que des bureaux, des magasins et des hôtels, et là, sur une petite place, on vous montrera une statue. C'est la statue d'une femme, assise sur une chaise basse, entourant de ses bras un enfant qui se presse contre elle. La femme n'est ni jolie ni élégante ; elle porte de gros souliers communs, une robe simple avec un petit châle et un chapeau de paille ; elle est petite et massive, avec des traits vulgaires, et le menton carré des Irlandais, mais ses yeux sont ceux d'une mère.

C'est la première statue élevée à une femme, en Amérique. Même en Europe, il n'y a pas beaucoup de statues représentant des femmes, et il s'agit généralement de reines ou de princesses, richement vêtues. Vous voyez que cette statue-là n'est pas ordinaire.

C'est le portrait d'une femme nommée Marguerite. Son vrai nom était Marguerite Haughery ; mais à la Nouvelle-Orléans, personne ne le savait, on l'appelait Marguerite, tout uniment, comme si elle eût été la sœur ou l'amie de chacun.

Marguerite devint orpheline de très bonne heure, et fut recueillie par de braves gens aussi pauvres que ses propres parents. Elle demeura avec eux jusqu'à ce qu'elle fût grande, et alors elle se maria, et eut un petit enfant. Mais bientôt, son mari et son bébé moururent tous les deux ; les vieux parents étaient morts aussi, et Marguerite se trouva toute seule au monde. Elle était très pauvre, mais adroite et robuste, et elle aimait le travail.

Tout le jour, du matin au soir, elle repassait du linge dans une grande blanchisserie. Et tous les jours, par la grande fenêtre de l'atelier, elle voyait les petits enfants sans mère de l'orphelinat voisin, travaillant et jouant dans le jardin. Pendant quelques semaines, il y eut une terrible épidémie dans la ville, et tant de gens moururent qu'il y eut trop d'orphelins pour que l'asile pût tous les recevoir. Qu'allaient-ils devenir ? Vous pensez peut-être que cela regardait les riches, et qu'une pauvre blanchisseuse ne pouvait guère leur venir en aide ? Mais Marguerite fit pour eux bien plus que beaucoup de riches !

Elle alla trouver les sœurs qui dirigeaient l'asile et leur dit qu'elle leur donnerait une partie de son salaire, et qu'elle travaillerait aussi pour elles. Et elle se mit à travailler si assidûment qu'elle put mettre de côté une petite somme d'argent, en plus de ce qu'elle avait promis de donner. Avec cet argent, elle acheta deux vaches et une petite charrette. De grand matin, avant d'aller à la blanchisserie, elle portait le lait à ses pratiques, et elle n'oubliait jamais de demander aux cuisiniers des grandes maisons tous les restes de la veille. Elle les mettait dans sa charrette, et les rapportait à l'asile, où l'on était si pauvre que c'était quelquefois tout ce que les orphelins avaient à manger.

Chaque semaine, une partie du gain de Marguerite allait à l'asile, que l'on put ainsi agrandir. Malgré cela, Marguerite était si active et si économe qu'elle put acheter d'autres

vaches et gagner assez d'argent pour faire bâtir une nouvelle maison pour les bébés orphelins en souvenir de son petit enfant mort.

Quelques années après, elle eut la chance d'acquérir à bon compte une grande boulangerie. Chaque matin, elle portait le pain comme elle avait porté le lait, dans petite charrette, et elle n'oubliait jamais l'asile.

Puis vint la grande guerre civile, et ce fut une terrible époque de troubles et de maladie. Mais Marguerite continuait à vendre son pain, et il lui en restait toujours assez pour nourrir les pauvres soldats affamés et pour les enfants. Et malgré tout ce qu'elle donnait, elle devenait de plus en plus riche, de sorte qu'une fois la guerre terminée elle fit bâtir une belle boulangerie à vapeur. À présent elle était connue de tout le monde. Tous les enfants l'aimaient, les grands négociants en étaient fiers, et les pauvres gens venaient la consulter dans tous leurs ennuis. Elle restait assise près de la porte ouverte de son bureau, en robe de calicot, avec un petit châle de laine, et elle avait toujours une bonne parole pour chacun, riche ou pauvre.

Et Marguerite devint vieille et mourut. Quand on ouvrit son testament, on apprit que, malgré tout ce qu'elle donnait, elle avait encore économisé une grosse somme d'argent qu'elle laissait aux asiles de la ville, pour les enfants. Elle ne faisait aucune différence entre eux, qu'ils fussent noirs ou blancs, juifs, catholiques ou protestants, car Marguerite disait toujours : « Ce sont tous des orphelins. » Et elle avait signé son testament avec une croix, car elle ne savait ni lire ni écrire.

Quand les gens de la Nouvelle-Orléans apprirent la mort de Marguerite, ils dirent « Elle a été une mère pour les orphelins, une amie pour les délaissés ; elle possédait une sagesse que la plus grande instruction du monde ne lui aurait pas donnée, nous ne voulons pas qu'elle soit oubliée parmi nous. » Et ils lui élevèrent une statue, vêtue juste comme on la voyait tous les jours, tirant sa charrette ou assise à la porte de son bureau. Et là, sur la petite place, on voit encore le monument en souvenir de la pauvre blanchisseuse, Marguerite Haughery, de la Nouvelle-Orléans.